

LES ENFANTS DE MES AMIES SONT MES ENFANTS

Ce ne sont pas les nôtres mais on les adore. Tisser des liens forts avec les enfants de nos proches est une source de bonheur partagé. Témoignages.

PAR ALISON TERRIEN ILLUSTRATIONS LÉA CHASSAGNE

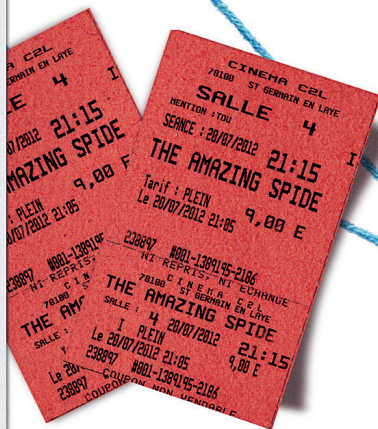


... tati
... vas bien ?
je t'aime
SOLAL

09-06-2020



AUGUSTE



SUR SON FRIGO ROUGE, LES POLAROID SE MÉLENT EN UN DÉSORDRE JOYEUX. Un garçon en polo à la plage. Un nourrisson qu'elle serre contre sa poitrine. Un ado qui la dépasse déjà d'une tête. Il y a ses neveux Constantin et Anton, ses filleuls Solal et Simone, puis Ismaël, qu'elle « marraine » depuis dix ans dans une association. Ces enfants ne sont pas les siens. Sarah Gandillot, 43 ans, sait aujourd'hui qu'elle n'en aura pas. Ce qu'elle a compris c'est qu'elle en avait plein autour d'elle. Qu'ils structuraient son quotidien et ses joies – autant qu'elle, peut-être, structurait les leurs. En février dernier, cette journaliste racontait d'ailleurs ce territoire encore peu cartographié dans son podcast « Les Enfants des autres » (Louie Media). Quelques semaines plus tôt, « L'Attachement », de Carine Tardieu, remportait notamment le César du meilleur film. Coïncidence ou signe des temps ? Quelque chose semble en tout cas se dire, ●●●

●●● enfin, sur ces liens que les femmes sans enfants tissent avec ceux des autres.

Sarah a longtemps voulu devenir mère. À 30 ans, c'était un désir. À 36 ans, elle a fait congeler ses ovocytes. Puis, parce qu'elle n'a pas trouvé l'homme avec qui tenter l'aventure, elle a compris que ça n'arriverait pas. « Je n'ai jamais eu un désir assez puissant pour que cela devienne un besoin viscéral au point d'envisager une PMA solo. Quitte à être seule, je préfère embrasser ma liberté », souffle-t-elle. Son deuil de la parentalité, elle dit l'avoir fait sans drame : « Être entourée de petits m'a permis de remplir des endroits de tendresse qui m'auraient sans doute manqué. »

ELLE N'EST PAS LA SEULE. Tante, marraine, institutrice, voisine ou professeure de chant, ces configurations sont multiples. Dans un pays où le taux de fécondité (1,56 enfant par femme en 2025) est au plus bas, et où la famille nucléaire et hétérosexuelle n'est plus le seul modèle, elles dessinent une autre voie. Mais cela a un coût. Autour de la célibataire sans enfants gravite toujours l'imaginaire de la sorcière d'Hansel et Gretel, celle qui n'aime pas les gamins et serait forcément méchante avec eux. Charlotte Debest, sociologue et autrice de « "Elles vont finir seules avec leurs chats" » (Éditions La Meute), le confirme : « Les femmes sans enfants restent perçues comme suspectes parce qu'elles se situent en dehors des

attendus sociaux. Et quand elles s'investissent avec les enfants des autres, il y a toujours ce soupçon : pourquoi n'en a-t-elle pas ? Est-ce qu'elle saura vraiment s'en occuper, n'ayant pas fait elle-même l'expérience de la maternité ? Est-ce qu'elle compense le fait de ne pas en avoir ? »

Ce que Sarah Gandillot ressent pour ces enfants, elle le formule précisément : « Il ne s'agit pas d'un lien de mère, ce que j'adore c'est connaître ces individus. » Quand son filleul Solal vient dormir chez elle, ce n'est jamais du baby-sitting. « On va à la crêperie, il me débrieife sa vie, on

discute comme de vieux copains. » Elle leur transmet des choses aussi. « Pas question d'être "Tata Sarah" va vous apprendre la vie », sourit-elle. Mais j'aime l'idée que des parties de moi, de ma façon

d'être au monde, puissent un peu déteindre sur eux. » Une posture qui tranche avec ce que la société projette encore sur ces liens. À l'heure où les lieux « no kids » se multiplient, il s'agit de replacer l'enfant dans son individualité et de le traiter comme un sujet à part entière. Mais ces liens ne tombent pas du ciel. « C'est une relation qui se construit, pointe Sarah. Inviter un enfant à dormir si on le connaît à peine, ça ne marche pas, même si on est sa marraine. Il faut s'intéresser à lui, le voir, lui accorder de l'attention. Si on "investit" cet enfant, qu'il devient important pour soi, alors on devient important pour lui. » Autour de ces enfants, Sarah et leurs parents forment

« une équipe », ce que le proverbe africain appelle « un village ». Mais encore faut-il que les parents laissent

entrer le village. Car faire de la place à ces adultes, c'est également prendre le risque d'être perçu comme indisponible pour son propre enfant. « Le père et la mère n'osent pas toujours franchir le pas, observe Sarah. On part du principe que s'occuper des gamins des autres, c'est rendre service à leurs parents. »

CES ADULTES RÉFÉRENTS JOUENT POURTANT UN RÔLE que la famille nucléaire ne peut pas assumer seule. La psychologue clinicienne Aline Nativel Id Hammou l'explique : « Les parents sont des figures d'attachement primaire, mais, en grandissant, l'enfant aura besoin de s'attacher à d'autres personnes. Elles vont devenir des figures d'attachement secondaire ou tertiaire essentielles pour sa sécurité psychique, sa confiance en lui et sa capacité à se construire. »

Romane, 32 ans, en a fait l'expérience. Élevée par sa mère, elle avait 8 ans quand Marie-Antoinette (Mia), 72 ans, est entrée dans sa vie. Mia habitait l'appartement d'en face. Elle se souvient de son carré gris, de son chat persan et de sa salle de bains rose. Après l'école, en attendant

sa mère, Romane avait pris l'habitude de sonner chez elle. Ce qui avait commencé comme du gardiennage est devenu autre chose : Mia lui racontait une vie romanesque avec plusieurs maris et des années de

scène. C'est là que Romane a découvert la musique classique. « Mes copines ne comprenaient pas que je puisse aimer passer du temps avec

"Il ne s'agit pas d'un lien de mère, ce que j'adore c'est connaître ces individus."

SARAH, 43 ANS

"En grandissant, l'enfant aura besoin de s'attacher à d'autres personnes que ses parents."

ALINE NATIVEL ID HAMMOU, PSYCHOLOGUE CLINICIENNE



une vieille dame qui n'était même pas ma mamie. Pour moi, c'était comme une amie avec quelques années de plus », dit-elle. Puis Romane a déménagé. Plus tard, elle a cherché à retrouver Mia et a appris qu'elle était morte. « J'ai été peinée et je m'en suis voulu de ne pas avoir gardé contact, confie-t-elle. Aujourd'hui quand j'écoute de la musique classique, j'ai toujours une pensée pour elle. »

CES LIENS PEUVENT ÊTRE bien plus qu'un supplément d'affection. Ils peuvent permettre d'aborder des sujets difficiles, voire de dénoncer des violences. Comme l'inceste, qui touche des centaines de milliers d'enfants et perdure en grande partie parce que la famille fonctionne comme un huis clos, entretenu par le silence, le secret et le conflit de loyauté. Avoir un adulte de confiance hors du cercle familial peut devenir la seule manière de le fissurer. Plus largement, Aline Nativel Id Hammou y voit un autre enjeu de

construction : être confronté à d'autres environnements, explique la psychologue clinicienne, permet à l'enfant de constituer son esprit critique.

Françoise, 66 ans, n'a jamais mis de mots là-dessus. Mais c'est exactement ce qu'elle a été pour Léa. Elle était l'amie de sa mère depuis le lycée, témoin à son mariage, la première de la bande à venir après la naissance de la petite. Aujourd'hui, Léa, 29 ans, appelle encore Françoise quand elle ne sait pas quoi faire de sa vie. « Elle me pose des questions qu'elle n'oserait pas aborder avec sa mère, me demande des conseils sur sa sexualité, me raconte quand ça ne va pas avec son mec, dit-elle. Léa entretient une relation plutôt conflictuelle avec sa mère. Mais elle sait que, moi, je ne la regarde pas avec les mêmes yeux, que je ne pose

aucun jugement. Je pense que c'est là que réside la force du lien qui nous unit depuis si longtemps. »

Ces liens-là, Sarah les connaît aussi dans ce qu'ils exigent quand les enfants grandissent. Avec Ismaël, 17 ans, il a fallu s'adapter. « Ça l'embête d'aller au théâtre ou au musée », sourit-elle. Alors elle s'est mise à la réalité virtuelle. Bien sûr, il y a eu des moments de flottement. « C'est un âge où l'on ne sait pas trop où se placer. » Aujourd'hui, elle est un repère dans la vie du jeune homme.

« S'il a une galère, je suis là. » Reste une question : quand ils seront des adultes, qui sera-t-elle pour eux ? « Je me prépare à la possibilité qu'ils m'oublient », glisse-t-elle. Elle dit que ce n'est pas grave. Que ce n'est pas pour ça qu'elle le fait. « Ils impactent ma vie aujourd'hui en la rendant plus gaie. » ●

“Léa me pose des questions qu'elle n'oserait pas aborder avec sa mère.”

FRANÇOISE, 66 ANS